

MARC LASSUS



L'ÉTRANGE DESTIN DU PROFESSEUR ANGUS TERRY

OU

LES CENT JOURS QUI ONT PRÉCÉDÉ L'APOCALYPSE



Ce livre est dédié à mes vieux amis Claude Maritan, Thierry Manivet, qui ont commis l'affront de me devancer au purgatoire, et Pierre-Marie Lafoy.

EXTRAIT

D'éventuelles ressemblances avec les personnages évoluant dans cette fiction peuvent être parfaitement fondées et pas du tout le fait du hasard.

EXTRAIT

Prologue

*Il est remonté trop loin dans le passé et le
passé a fini par l'engloutir.*

Howard-Philips Lovecraft,
L'affaire Charles Dexter Ward

Premier jour

Le professeur Angus Terry semblait très contrarié quand il jeta nerveusement sur son bureau le dossier qu'il examinait depuis plus d'une heure en vociférant en grec une citation d'Aristote : *L'in vraisemblable arrive. C'est donc ce qui est invraisemblable qui est vraisemblable.* Puis il consulta sa montre et s'approcha de la fenêtre pour observer le ciel.

Une lueur de fin d'orage commençait à se faufiler entre les masses de plomb qui se dispersaient à grande vitesse dans le ciel de Londres. Au nord-ouest, un immense arc en ciel s'élança des toits de Watford tandis que la pluie se dissipait.

Le professeur s'apprêtait à sortir lorsque le téléphone le rappela. Il posa le combiné et referma la porte de son bureau car il ne supportait pas la curiosité de Lisa, sa femme de ménage. Elle l'entendit malgré tout dérouler un tapis d'injures et hurler qu'on le laissa en paix. Lorsqu'il sortit dans le couloir, il ne put retenir une réflexion sur la présence de Lisa à

deux mètres à peine de la porte de son bureau. Elle répliqua avec son accent des îles :

– Professeur, vous n’êtes pas un vrai anglais flegmatique et c’est très mauvais pour vos artères.

– Je me fiche de l’Angleterre, du flegme de ses habitants et de ses immigrés. Mes artères vont très bien.

– Que Dieu ne vous entende pas !

– Que Dieu aille jouer avec son frère jumeau, le Diable.

Lisa était outrée et le professeur sortit en tirant son panier à roulettes. Il avait un visage constellé de taches de rousseur, les cheveux gris en bataille et la démarche nerveuse. Son très mauvais caractère n’était pas une légende.

Quelques semaines au paravent il avait présenté, lors d’un congrès à Londres, ses dernières conclusions qui mirent à rude épreuve les nerfs et la patience des membres de la communauté scientifique.

Notamment le professeur Jeffrey Gardner, dont le caractère était tout aussi exécrationnel, et qui fit une intervention particulièrement agressive. Il s’en suivit un affrontement au cours duquel Terry remit en cause l’objectivité et même la compétence de Gardner. L’incident fit grand bruit et certains affirmèrent que Gardner aurait provoqué Angus Terry en duel. L’affaire en serait restée là car aucun des deux protagonistes n’était capable de se servir d’une arme, pas même d’un lance-pierre.

Au grand dam de Lisa qui le percevait comme un manque de confiance, le professeur Terry effectuait lui-même ses courses. Il affectionnait particulièrement certains produits exotiques qui lui rappelaient ses nombreuses pérégrinations à travers le monde. Claquant la porte derrière lui, il observa une fois de plus le ciel et rangea son parapluie. Il remonta King Street et passa devant la maison de miss Lloyd en priant les dieux ne pas rencontrer ce pot de colle. Il croisa seulement le simplet du quartier qui poussait un caddy de supermarché affublé de tout un dispositif censé représenter un bus dont il jouait le rôle du chauffeur.

Le simplet imitait les bruits du moteur, des freins et de l'ouverture pneumatique des portes. Le professeur lui offrit quelques tickets usagés et bavarda un peu avant de poursuivre son chemin.

Il s'arrêta à nouveau pour répondre au téléphone. La conversation semblait très agitée et Terry remuait avec énergie son bras disponible.

Miss Lloyd s'apprêtait à sortir et au moment de fermer sa porte elle aperçut le professeur qui rentrait. Une fourgonnette était stationnée en seconde position et le professeur arriva à hauteur des portes arrière qui étaient ouvertes.

Un livreur d'une taille impressionnante apparut entre deux voitures, s'avança dans le dos de Terry et le souleva par la taille comme un fétu de paille. Le professeur battait des pieds dans le vide et insultait copieusement son ravisseur qui l'entraîna vers la

fourgonnette pour le présenter aux deux mains tendues qui émergeaient de l'intérieur. Le simplet qui suivait s'arrêta en imitant le crissement de freins et s'approcha. Le faux livreur prit un air menaçant et le simplet détala en hurlant tandis que la fourgonnette démarrait tranquillement. Seuls restaient au milieu du trottoir le caddy-bus et le panier à roulettes.

Miss Lloyd était rentrée précipitamment chez elle et se tenait tremblante derrière sa porte. Les injures du professeur résonnaient encore dans sa tête. Elle finit par surmonter sa peur en avalant un grand verre de whisky avant d'appeler la police.

Le lendemain, la presse évoqua à la une la disparition du professeur et les hypothèses les plus farfelues. Un journaliste de la télévision osa même demander au professeur Gardner où il détenait Terry ce qui lui valut une bordée d'injures.

La communauté scientifique était dans tous ses états mais certains insistaient sur la nature des recherches et les relations sulfureuses du professeur Terry.

Les jours passèrent sans que Scotland Yard découvre la moindre trace du professeur et une amorce d'oubli commença à envelopper l'affaire, sauf pour les services de sa Gracieuse Majesté.

Le retour de Rupert Cavendish

*Dès que nous naissons, nous pleurons
d'être venus sur ce grand théâtre de fous*

William Shakespeare

Fishes and ships

Quatorzième jour.

Rupert Cavendish referma son journal. En portant son regard vers la fenêtre, il aperçut le panneau qui indiquait l'entrée de la gare d'Ipswich. Le train finit par s'immobiliser.

Quelques silhouettes défilèrent furtivement le long du quai. Quand le train s'ébranla, Rupert constata une présence nouvelle dans le compartiment, une femme âgée d'une quarantaine d'années qui s'installait à quelques places de lui. Élégante et charmeuse, elle l'observait avec attention. Il feignit l'indifférence et continua de fixer le paysage. Le train poursuivait tranquillement son chemin, montant, descendant et contournant les collines de l'East Anglia. Rupert Cavendish s'endormit et se réveilla une dizaine de minutes plus tard.

- Vous semblez me connaître, madame, tenta Rupert.

– Bien sûr, monsieur Cavendish.

– Et depuis quand ? Car je n'ai pas le souvenir de vous avoir rencontrée.

La femme tourna son visage vers la fenêtre et esquissa un vague sourire.

– Nous en reparlerons peut être, conclut-elle avant de s'éclipser.

Le train s'arrêta enfin le long du quai de la gare de Lowestoft. Rupert Cavendish se dirigea vers la sortie. Sur le parvis de la gare, il respira le mélange d'air tiède et de brise fraîche qui lui était familier.

Il hésita devant les taxis qui se présentaient et opta pour une longue marche. Mais il ne parvenait pas à évacuer le visage de la femme du train ce qui n'était pas de bon augure. A plusieurs reprises, il se retourna, persuadé d'être suivi.

Sa silhouette filiforme était surmontée d'un visage en lame de couteau barré à l'horizontale par une trainée de sourcils en broussaille et à la verticale par une mèche de cheveux en bataille qui lui masquait la moitié du front. Il s'engagea sur *Station Square* ; son regard perpétuellement amusé, qui avait le don d'exaspérer ses supérieurs et ses adversaires, fixa le *South Pier* vaste bâtiment au bout d'une jetée où, adolescent, il assistait aux affrontements qui animaient les fins de concerts de rock. La bière coulait à flot et les filles étaient l'enjeu de bagarres interminables entre les *Fisher-boys* et les *Teddy-boys*. Caricatures d'Elvis Presley, les uns étaient affublés de

costumes amples de couleur violette ou mauve, les autres de blousons et de jeans serrés, et les deux de godasses en velours noir et à grosses semelles en caoutchouc.

L'enfance et l'adolescence de Rupert Cavendish avaient été marquées par le grand chambardement des « sixties » et des « seventies », l'effondrement des années Wilson et le grand coup de tournevis des années Thatcher.

Il avait affiché très tôt sa différence avec les adolescents de sa génération en affirmant son mépris pour les standards que chacun se devait de respecter, entre autres les blousons noirs aux épaules rembourrées qui transformaient n'importe quel moustique en Hercule.

Il prit ses distances avec la médiocrité de son entourage, rompit les amarres et, faute de mieux, s'engagea dans le SAS et rejoignit un centre d'entraînement au pays de Galles.

Déterminé et brillant, il s'imposa dans les sélections pour des missions de plus en plus délicates et gravit les échelons qui devaient le conduire aux niveaux les plus sensibles des services spéciaux.

Ce qui ne l'empêcha pas d'accumuler amertume et frustration car tout ce qu'il vécut au cours de ses missions avait peu de rapport avec les romans et films d'espionnage qui l'avaient fasciné dans son adolescence et contribué à son engagement. Son nom de code était « Hulot » chez les français en raison de

son éternel imperméable, de ses pantalons en tuyaux de poêle qui s'arrêtaient juste au-dessus de ses chaussures et de sa longue pipe qu'il avait fini par remplacer par une allumette ou une brindille.

Aussi, après des années de service honorablement remplies, Rupert Cavendish prit-il congé de sa Gracieuse Majesté et, comme nombre de ses compatriotes, se retira en France dans le Médoc où il se consacra à la culture de ses vignes.

De temps à autres on le sollicitait comme conseil ou pour un coup de main, toujours pour des affaires très sensibles.

En abordant Cliff road, Rupert Cavendish contourna l'emplacement qu'occupait jadis le Royal hôtel avant sa destruction et dont il lui arrivait de fréquenter le bal du samedi soir. Avec beaucoup d'astuces, il parvenait à pénétrer dans les lieux et à approcher et émoustiller les filles de bonnes familles qui fréquentaient cet endroit réservé.

Il remonta « l'esplanade » jusqu'au Clarmont Pier et ses machines à sous que des mains féminines de tous âges manipulaient avec frénésie tandis que d'autres, autour d'un comptoir, barraient consciencieusement les cases de grilles multicolores pour d'interminables parties de Bingo.

Au loin, deux ou trois cargos étaient suspendus entre ciel et mer.

Le temps s'écoulait calmement à Lowestoft et l'histoire y plantait parfois ses jalons :

Au 9^{ème} siècle, un débarquement de danois qui donnèrent probablement son nom à la ville, au XVII^{ème} une bataille navale entre anglais et hollandais et, à la même époque, l'envoi au bûcher de deux sorcières ou supposées telles. Pour finir, en 1914 la visite d'un croiseur allemand qui gratifia « l'esplanade » de quelques obus avant de se retirer.

La ville donna son nom à une frégate sur la quelle Nelson embarqua pour les Antilles et reçut sa promotion de lieutenant.

Quelques blondes bien en chair et boudinées dans des jeans serrés arpentaient la promenade d'un pas décidé. Rupert se rappela que, perché sur la balustrade, il observait leurs mères qui caracolaient sur des talons aiguilles démesurés et dont les jupes courtes dévoilaient généreusement la rondeur des cuisses.

Leur silhouette rappelait celle de leurs ancêtres hollandaises qui avaient investi la région quelques siècles plus tôt.

Sagement alignés, quelques prêcheurs exposaient avec conviction leur vision de la voie du salut pour l'au-delà tandis que d'autres persistaient à remettre en cause les thèses de Darwin en exhibant des cartons garnis de dessins d'insectes. Rupert Cavendish s'arrêta et respira profondément. Les odeurs de Lowestoft avaient changé.

Elles avaient changé avec la Grande Bretagne ce qui aurait semblé impossible quelques dizaines d'années plus tôt. Rupert ressentit un certain trouble,

lui qui avait toujours souhaité ardemment ce changement.

Plusieurs personnes, qu'il avait parfois quelques difficultés à reconnaître, esquissèrent des signes de têtes ou s'arrêtèrent pour le saluer. Le colonel Denys, son béret noir vissé sur la tête, leva les bras au ciel en l'apercevant.

– Rupert, s'il ne vous restait pas un bout d'apparence british, on vous prendrait pour un vrai *frenchie*. Il ne vous manque plus que l'accent.

Les deux hommes se dirigèrent vers le salon-pub le « Scotsman » pour commenter les dernières nouvelles. La propriétaire des lieux se précipita pour les accueillir. Rupert se souvint qu'adolescent elle ne daignait pas lui jeter le moindre coup d'œil. Le décor n'avait pas changé et les tapisseries aux motifs écossais ornaient toujours les murs.

Le colonel Denys appréciait Rupert et l'avait souvent guidé au début de sa carrière.

– C'est une excellente idée d'avoir émigré en Aquitaine et de participer ainsi à la reconquête de cette vieille terre anglaise.

Le colonel aimait provoquer.

– Là bas, je vis complètement immergé et peu de gens se souviennent de mes origines. Pour eux, je suis Cavennediche.

Son verre terminé, Rupert Cavendish prit congé du colonel et poursuivit son chemin le long de la promenade, une allumette entre les dents. Avant de